

Scène

# Des clowns inquiétants se bousculent à Vidy

La première du «Eins Zwei Drei» se joue mardi à Lausanne. Interview du metteur en scène zurichois Martin Zimmermann

Boris Senff

Un décor en noir et blanc aux lignes entrecroisées, trois personnages intriguants au burlesque profilé, des ballets saugrenus, oscillant entre grâce et grimement, soutenus en live par la verve rythmique du pianiste Colin Vallon. Glisser un œil dans seulement deux saynètes des dernières répétitions orchestrées par Martin Zimmermann donne furieusement envie d'en voir plus tant son «Eins Zwei Drei» enchevêtre avec inventivité la figure traditionnelle du clown et des considérations plus contemporaines, liées formellement à la chorégraphie et aux arts plastiques, mais posant des questions aussi cuisantes que: comment rester soi-même au contact des autres? Interview du concepteur et metteur en scène zurichois, lui-même clown dans son solo «Hallo» créé en 2014, qui trace toujours de fulgurantes lignes scéniques depuis que sa collaboration avec Dimitri de Perrot a cessé. Un créateur épris de burlesque mais qui ne transige pas sur le sens.

**Pourquoi cette réactivation de la figure du clown et de ses différentes déclinaisons?**

Le clown n'a pas besoin de revenir car il est là et il a toujours été là. Et les relations entre clowns n'ont pas changé car celles des êtres humains n'ont pas changé. D'un point de vue personnel, j'ai mis du temps alors qu'il s'agit de l'un de mes deux métiers. J'ai d'abord fait un apprentissage de décorateur pour développer mon côté très visuel, puis je suis devenu artiste de cirque, me spécialisant dans le clown. Le théâtre contemporain, la danse, m'ont ouvert à toutes sortes de choses. Ce n'est que pour «Hallo» que je l'ai utilisé pour la première fois, peut-être parce que j'avais pris goût à toutes les attentes qu'ont les gens autour de la figure du clown. La plus folle, la plus pleine de liberté et d'angoisse. Il représente tout, ce n'est pas un acteur: sa silhouette raconte déjà une histoire.

**Justement, «Eins Zwei Drei» joue des trois archétypes du clown?**  
Il y a le clown blanc. C'est la bourgeoisie, la personne qui sait tout. Ici, c'est un directeur de musée, un curateur, qui croit parfois, comme souvent, qu'il est lui-même un artiste. Le deuxième, l'auguste, ce serait plutôt le technicien. Il

dépend du premier, mais l'inverse est tout aussi vrai. Le troisième est le contre-pître: le fou, l'enfant, l'animal aussi. Par son génie surréaliste, il détourne, dérange et casse la relation des deux premiers, qui se transforment dès lors en triangle infernal où l'on ne sait plus qui est qui.

**Le contre-pître, c'est l'artiste?**

Oui, on l'adore mais, en deux minutes il peut finir à la poubelle. Les directeurs s'en servent pour se donner de l'importance, mais ils peuvent en changer à tout moment. Je parle de ça mais aussi de la folie de la vie et du pouvoir entre les gens. Chacun de mes interprètes est une Rolfs-Royce, sans oublier Colin Vallon qui a composé et joue en live, ce qui permet des lectures différentes, plus proches ou plus lointaines.

**Vous avez choisi le musée, mais une autre institution culturelle aurait pu faire l'affaire?**

Oui. Toujours est-il qu'il y a deux ans j'ai donné une performance à la Fondation



«Le clown n'est pas un acteur: sa silhouette raconte déjà une histoire»

**Martin Zimmermann** Concepteur et metteur en scène de «Eins Zwei Drei»

Beyeler de Bâle à l'occasion de l'exposition Calder & Fischli/Weiss. Je me suis demandé que faire dans cette institution. J'ai rencontré tout le monde. Le directeur, la curatrice, les femmes de ménage, les gardiens... J'ai plus souvent mangé avec ceux qui nettoyaient les toilettes qu'avec les responsables de l'expo. Comme un petit enfant, j'ai découvert un lieu traversé par d'innombrables règles absurdes, au protocole hyperstrict, à l'op-



**Brindezingue**  
Un trio de clowns barrés (Tarek Halaby, Dimitri Jourde, Romeu Runa) sous l'œil attentif du pianiste Colin Vallon. AUGUSTIN REBETZ

posé de ce que l'on peut imaginer d'un lieu culturel. Il n'y avait que des règles, pas de libérés. Le nettoyage des œuvres de Calder était clownesque: il réclamait des équipes et des outils spéciaux! Il était interdit d'avoir un crayon sur soi. Normal, car ces règles protègent l'argent.

**Le clown a été votre réponse à cet univers de contraintes?**  
J'ai tout de suite pensé au clown dans

cette société où il y a de plus en plus de règles et de moins en moins de vie, de liberté, d'expression de soi. Ou alors cela passe par Instagram et Facebook, des apparences qui ne reposent sur rien. Regardez, par peur de se blesser, on met des casques à tout le monde aujourd'hui et des gilets fluo à des enfants à peine nés. Mais ce monde réglementé va s'effondrer car on ne peut pas rester toujours assis coincé. Et là, cela va devenir drôle!

**Vous clowns ne parlent pas beaucoup, eux non plus?**  
Un peu, mais c'est comme une chanson. Ils parlent pour ne rien dire, pour utiliser

## Repéré pour vous

La cave à jazz se recave

Cette semaine débute la troisième partie de saison du club de jazz Chorus, après des vacances pour ne pas empiéter sur le Cully Jazz. Le piano s'impose souvent dans ce nouveau chapitre qui se déploie jusqu'en juin, avec une conclusion de claviers au carré, c'est-à-dire trois soirées croisant les touches par paire: Bojan Z et Emil Spanyl (je 7 juin), François Lindemann et Marie Krüttli (ve 8 juin) et Hervé Sellin et Fanny Azzuro (sa 9 juin). Dans l'immédiat, le piano est aussi à l'honneur.



**Lausanne, Chorus**  
Jusqu'au sa 9 juin  
Rés.: 021 323 22 33  
[www.chorus.ch](http://www.chorus.ch)

**D'abord avec Moncef Genoud**, de retour avec son trio «Songs» et ses reprises ajourées (ve 27 avril), puis avec le nouveau sextet de Gauthier Toux qui profite de servir à chaud son nouvel album. Parmi les dates à noter, citons encore le Daniel Zimmermann Quartet (je 3 mai) et Louis Sclavis (je 31 mai). **B. S.**

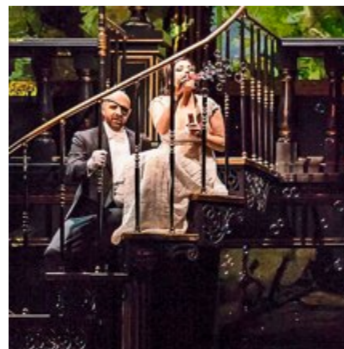
leur voix. J'aime les personnages de clowns très physiques, comme Charlie Rivet ou Grock. Mais ils n'existent plus. Il nous a laissé la place au stand-up et son micro à la con, ses blagues plates formatées pour la TV et que l'on oublie dès le lendemain. Le clown, c'est le punk d'aujourd'hui. Il est crade et critique, mais aussi gentil et beau, souple et polyvalent. Et n'oubliez pas, nous sommes tous des clowns. Vous aussi, qui faites le clown blanc en cher-

chant à intellectualiser mes propos.

**Y a-t-il une évolution du clown?**

Le clown n'évolue pas. Tout comme l'homme. On est ce qu'on est et on le restera. Je tiens pour absurde cette croyance de l'homme en son évolution. Soyez vous-mêmes, restez vous-mêmes!

**Vous n'êtes donc pas trop «développement personnel»?**



**Max Emanuel Cencic et Lena Belkina.** ALAN HUMERSE

l'heur d'agacer une partie du public. Cencic emporte cependant les spectateurs dans sa combine, soutenue il est vrai par une perfec-

tion musicale de chaque note et de tous les interprètes, George Petrou en tête.

Rien de ce qui n'est (sublimement) chanté n'est pris au premier degré, tout est décalé, ridiculisé, dénié par un double artifice. En un tour de passe-passe, une bourgeoisie frustrée lisant «La dame du lac» de Walter Scott voit le tableau fantastique au-dessus d'elle s'animer; elle y pénètre en rêve et devient Elena, l'héroïne de «La donna del lago». Mais ce qu'on voit dans ce fantasme, plutôt que l'Écosse giboyeuse et guerrière du XVIIe siècle, ce sont les salons noir et or d'un bordel du Second Empire, où les demoiselles de compagnie en tenues impu-

diques et leurs riches clients arborent d'étranges ramures. Dans cet entre du luxe et de la luxure signé Bruno de Lavenère (décor, costumes) et David Debrina (lumière), Elena (Lena Belkina, révélation) libère ses pulsions sensuelles. Elle cède aux avances d'un Ubertro aux allures de Napoléon III (suave Daniel Behle) mais tient tête au prétentieux Rodrigo (Juan Francisco Gatell, ténor insolent) que son père (Daniel Golossov) lui impose. Et surtout, elle en pince pour le simple valet Malcolm (Max Emanuel Cencic), seul personnage franc et sain de ce savant dévergondage.

Le retour à la réalité sera cruel, et rappelle Emma Bovary décou-

Week-end

## Züri & Cie à Vidy

Non content de présenter la première du nouveau spectacle de Martin Zimmermann, le Théâtre de Vidy en profite pour ouvrir «Grüezi Züri», petit festival zurichois, qui court jusqu'à dimanche. Propositions.

«KARL MARX. Das Kapital als Musical» La politique en chantant ou comment adapter Marx à la comédie musicale. Le trio Arnold, Komarov et Schröder s'y attelle en donnant de la voix aux exploités, aux exploités et aux indignés. Tous en chœur: «La violence est une potentialité économique!» Une relecture prenant acte d'un échec historique qui fait encore parler de lui. **Ve 27 et sa 28 (20 h 30), di 29 avril (19 h).**

«Work» Le performeur, musicien et comédien anglo-suisse Phil Hayes revient à Vidy avec «Work», nouvelle création qui interroge cette fois l'univers du bureau. Si votre travail consiste à prévoir l'organisation plutôt que la production, comment savez-vous que votre tâche est terminée? Six comédiens (dont Christophe Jaquet et Viviane Pavillon) questionnent les «principes, implicites ou imposés, de la culture contemporaine du travail» et promettent un moment absurde autant que ludique, marque de fabrique du subtil travail développé par l'artiste installé à Zurich depuis 1998. **Ve 27 (21 h), sa 28 (18 h), di 29 avril (17 h).**

«Tender Provocation of Hope & Fears» En 2015, Jessica Huber et James Leadbitter avaient parcouru les rues de Bristol en affichant leurs peurs et leurs espoirs. Ils relancent le débat à Vidy, en invitant les artistes Kim Noble, Boris Nikitin et Marie-Caroline Hominal à participer aux ébats. Une soirée de performance suivie d'une veillée autour du feu. **Me 25 avril (19 h 30)**

## Les génériques de séries en disent si long sur la télévision

**Documentaire**  
**Le Français Olivier Joyard fouille l'art des intros aux feuilletons américains. Une saga édifiante**

Fondu de séries américaines, le journaliste Olivier Joyard étudiait l'an dernier la manière dont les producteurs concluaient une saison. Dans «Les génériques de série», le Français se passionne pour le début de ces histoires d'amour télévisuelles. Il y a de quoi, tant ces bouts de pellicule de moins de deux minutes griffent une œuvre. «C'est une pilule magique qui expédie dans un autre monde, comme Alice au pays des merveilles», fantasma un expert. «Un scotch qui arrache, déclenche l'émotion», note un autre. «Un doudou anxiogène» renchérit un journaliste de Variety. «Après une sale journée, juste voir le lancement de votre série préférée, reconforte.»

Apéritif aussi addictif que le produit à consommer, le générique provoque souvent la métaphore alimentaire chez les observateurs des «couch potatoes» vautrés dans leurs salons. «Il dresse la table, joue à l'amuse-bouche, familier et inhabituel à chaque fois. Il me suffit d'entendre la musique de «Urgences» (1994) pour me propulser dans le passé. Je me revois à 10 ans, le dimanche soir, bercée sur le canapé», avoue Marie Turcan, critique française. Documentée par les interventions d'aficionados convaincus, coproduite par Digital Kitchen, qui fabrique clips de pubs et génériques, la plongeée enthousiaste dans les bulles du désir plane avec emphase: «Le générique de «La quatrième dimension» (Twilight Zone)», concrétise l'idéal platonicien de tout créateur.

Au-delà, la puissance de frappe de ces brèves intros n'a jamais été négligeable. Pour preuve, vers 1950, à l'essor de la télévision, les sponsors, du savon Ivory à la lessive Duz, exigent de lire en amorce des séries. L'empreinte déteint sur leur appellation, le «soap opera» revient désormais dans tous les foyers. Pour le journaliste et documentariste Olivier Joyard, «le générique fait alors figure de champ de bataille d'une guerre commerciale». Avec «Hitchcock presents», Sir Alfred rectifie le tir, thématisant une série qui devient en soi une marque. Avec un style aussi lapidaire que l'exige la discipline, le cinéaste pose les pions historiques: «Avec «Mission: impossible» et son générique hypercréatif qui allume indéfiniment la mèche de gauche à droite, de droite à gauche, sur une musi-

«Les génériques de série» d'Olivier Joyard, Canal +, 73', je 21 h 55, rediffusion jusqu'au 1er mai.



Le somptueux générique de «Game of Thrones», no 1 des parodies... DR

## De gros poissons populaires au menu du Venoge

Festival

**Amy Macdonald, Maître Gims, Shaka Ponk, Village People... le rendez-vous du Gros-de-Vaud brasse large**

Au gré des années, avec le même flux tranquille et régulier de la rivière dont il a emprunté le nom, le Venoge Festival a drainé un public toujours plus large, toujours plus nombreux, se découvrant soudain parmi le peloton romand des rendez-vous de grande affluence. Si la 23e édition, l'an dernier, a frôlé ses objectifs de 25 000 spectateurs en cinq soirs (contre 8500 visiteurs en quatre



**Maître Gims, pour les petits et quelques grands, au menu dominical de Penthalaz.** DR

soirs deux ans plus tôt seulement), le 24e round place à nouveau la barre haut, au registre d'un menu populaire, voire familial.

Le rendez-vous de Penthalaz avait déjà égrainé quelques-uns de ses invités, à écouter du 22 au 26 août prochain. Il lève intégralement le voile sur un programme aux tonalités équilibrées et liées aux têtes d'affiche de chaque soirée. Amy Macdonald pour ouvrir le bal mercredi; Shaka Ponk pour le format rock du jeudi, avec les Canadiens de Sum 41; Village People, le collectif Stars des années 80 et les vétérans hip-hop de Sugar Hill Gang pour la grosse bastringue du ven-

dredi; Magic System, Tibz et Ofenbach pour la seconde grosse bastringue du samedi. Dimanche, on calme le jeu avec la journée des enfants, bien que leur énergie déployée devant Maître Gims et l'artiste puisse sans doute rivaliser avec celle de leurs aînés envers Shaka Ponk.

**Penthalaz, parking du stade**  
Du me 22 au di 26 août  
Loc.: Starticket et sur [www.venogefestival.ch](http://www.venogefestival.ch)

## En bref

**Alexandre Voisard honoré Littérature**

Le Prix du public de la RTS 2018 a distingué «Notre-Dame des égarées» (Éd. Zoé), du poète jurassien Alexandre Voisard. «Une errance poétique entre Rhône et Rhin, une ode à la fraternité dans des paysages vibrant de beauté, une histoire d'amour jusqu'à la folie. Un roman où il y a tout», a relevé le jury de 25 auditrices et auditeurs de la RTS. Le jurassien né à Porrentruy en 1930 a reçu le Prix Schiller en 1994 pour son recueil de prose poétique «Une enfance de fond en comble». Il a déjà été en lice plusieurs fois pour le prix de la RTS. Il le remporte pour la première fois. Le prix de 10 000 francs sera remis samedi 28 avril à 11 h 30 au Salon du livre de Genève. **C.R.**